

# Italo Calvino

## Marcovaldo



folio



COLLECTION FOLIO





Italo Calvino

# Marcovaldo

ou Les saisons en ville

*Nouvelle traduction de l'italien  
par Martin Rueff*

Gallimard

*Titre original :*  
MARCOVALDO  
OVVERO LE STAGIONI IN CITTÀ

© Copyright © 2002, *The Estate of Italo Calvino.*  
*All rights reserved.*

© Éditions Gallimard, 2017, *pour la traduction française.*

*Couverture : Photo © Bertrand Demee / Getty Images (détail).*

## PRINTEMPS

### 1

#### *Des champignons en ville*

Le vent, quand il vient de loin, apporte à la ville des présents insolites, dont seules quelques âmes sensibles peuvent s'apercevoir, comme ces enrhumés des foins que font éternuer les pollens de fleurs venues d'autres terres.

Un jour, sur la plate-bande d'un boulevard, il arriva qu'un coup de vent d'on ne sait où apporta des spores qui firent germer des champignons. Nul ne s'en aperçut, si ce n'est le manœuvre Marcovaldo qui prenait justement le tram tous les matins à cet endroit précis.

Ce Marcovaldo, il avait un œil peu adapté à la vie en ville : bien que les panneaux, feux rouges, vitrines, enseignes lumineuses, affiches eussent été étudiés pour attirer l'attention, rien de tout cela n'arrêtait son regard qui semblait courir sur les sables du désert. En revanche, jamais une feuille qui jaunissait sur une branche ou une plume accrochée à une tuile ne lui échappaient :

il n'y avait nul taon sur le dos d'un cheval, trou fait par un ver dans une table, ou peau de figue écrasée sur le trottoir que Marcovaldo ne remarquât pour en faire l'objet de ses raisonnements et où il ne pût découvrir les changements de saisons, les désirs de son âme et les misères de son existence.

C'est ainsi qu'un matin, alors qu'il attendait le tram qui le menait à la Sbav, où il était manutentionnaire, il remarqua quelque chose d'insolite près de l'arrêt du tram, dans la bande de terre stérile et encroûtée qui suit les arbres du boulevard : à certains endroits, à la base des arbres, on aurait dit que des bosses gonflaient et qu'elles s'ouvraient çà et là en laissant affleurer des corps souterrains de forme arrondie.

Il se pencha pour nouer ses lacets et regarda mieux : c'étaient des champignons, de vrais champignons qui étaient en train de pousser en plein cœur de la ville ! Marcovaldo eut alors l'impression que le monde gris et miséreux qui l'entourait regorgeait tout à coup de richesses dissimulées, et qu'on pouvait encore attendre quelque chose de la vie, en plus de son salaire horaire syndical, des contingences, des allocations familiales et des aides de l'État.

Au travail, il fut plus distrait qu'à l'accoutumée ; il se disait qu'alors qu'il était là en train

de décharger des paquets et des caisses, les champignons silencieux et lents, connus de lui seul, mûrissaient leur pulpe poreuse dans l'obscurité de la terre, absorbaient des sucS souterrains, faisaient craquer la croûte des mottes de terre. « Il suffirait d'une nuit de pluie, se dit-il, et on pourrait déjà les cueillir. » Et il lui tardait de mettre sa femme et ses six enfants au courant de sa découverte.

« Vous savez quoi ! annonça-t-il pendant le maigre dîner. D'ici la fin de la semaine, on va manger des champignons ! Une belle fricassée ! Je ne vous dis que ça ! »

Et aux plus petits de ses enfants qui ne savaient pas ce qu'étaient des champignons, il expliqua avec ferveur la beauté de leurs nombreuses espèces, la délicatesse de leur goût, et la manière dont il fallait les cuisiner ; et il parvint ainsi à entraîner dans la conversation sa femme Domitilla qui s'était montrée jusque-là plutôt sceptique et distraite.

« Et ils se trouvent où ces champignons ? demandèrent les enfants. Dis-nous où ils poussent ! »

À cette question, l'enthousiasme de Marcovaldo fut freiné par un raisonnement soupçonneux : « Mettons que je leur explique l'endroit, ils vont aller les chercher avec leur bande de

copains, la rumeur va se répandre dans le quartier, et les champignons vont finir dans la casserole d'un autre ! » Et voilà que cette découverte qui avait commencé par lui remplir le cœur d'un amour universel déclenchait maintenant en lui la démangeaison de la possession et l'enveloppait d'une crainte jalouse et pleine de défiance.

« Le coin des champignons, je le connais moi et moi seul, dit-il à ses enfants, et gare à vous si un seul mot vous échappe. »

Le lendemain matin, alors qu'il approchait de l'arrêt du tram, Marcovaldo était plein d'appréhension. Il se pencha sur la plate-bande et vit avec soulagement que les champignons avaient un peu grandi mais pas trop, et qu'ils étaient encore presque entièrement enfouis sous terre.

Il était ainsi penché quand il se rendit compte qu'il y avait quelqu'un derrière lui. Il se leva d'un bond et tenta de se donner un air indifférent. C'était un balayeur qui le regardait, appuyé sur son balai.

Ce balayeur, sous la juridiction duquel se trouvaient les champignons, était un grand échallas à lunettes. Il s'appelait Amadigi, et il y avait bien longtemps que Marcovaldo ne l'aimait pas, peut-être à cause de ces lunettes qui scrutaient l'asphalte des rues à la recherche de la moindre trace de nature à effacer à coups de balai.

On était samedi ; et Marcovaldo passa son après-midi à tourner dans les parages de la plate-bande en prenant un air dégagé ; de loin, il surveillait le balayeur et les champignons en calculant le temps qu'il faudrait pour qu'ils poussent.

Cette nuit-là, il plut : et comme les paysans qui se réveillent après des mois de sécheresse et se mettent à danser de joie en entendant tomber les premières gouttes, ainsi Marcovaldo, seul dans toute la ville, se réveilla, s'assit dans son lit et appela les siens : « Ça y est, il pleut ! il pleut », et il se mit à humer l'odeur de poussière mouillée et de moisissure fraîche qui venait de l'extérieur.

À l'aube – on était dimanche –, accompagné des enfants et avec un panier qu'il avait emprunté, il se précipita sans attendre vers la plate-bande. Les champignons étaient là, droits sur leur pied, leur chapeau bien haut sur la terre dégorgeant d'eau. « Hourra ! » et ils se précipitèrent pour les ramasser.

« Papa ! Regarde le monsieur là-bas tout ce qu'il a pris ! » dit Michelino, et le père aperçut en levant la tête, debout à leur côté, Amadigi qui avait lui aussi un panier plein de champignons sous le bras.

« Ah, vous aussi vous les ramassez ? fit le balayeur. Alors ils sont bons à manger ? Moi

j'en ai pris un peu, mais je ne savais pas si je pouvais m'y fier... Plus loin sur le boulevard, il en a poussé de plus gros encore... Bon, maintenant que je le sais, je vais prévenir mes parents qui sont là-bas en train de se demander s'il vaut mieux les ramasser ou les laisser là... » et il s'éloigna à grandes enjambées.

Marcovaldo resta bouche bée : des champignons encore plus gros, qu'il n'avait pas aperçus, lui, une récolte complètement inespérée, qu'on lui piquait comme ça, sous son nez. Il resta ainsi un moment presque pétrifié de colère, de rage, et puis, comme il arrive parfois, l'effondrement des passions individuelles se transforma en un élan de générosité. À cette heure-là, il y avait beaucoup de gens qui attendaient le tram, avec leur parapluie accroché au bras, parce que le temps restait humide et incertain.

« Hé, vous là-bas ! Vous voulez vous faire une fricassée de champignons ce soir ? cria Marcovaldo à ceux qui se pressaient à l'arrêt du tram. Les champignons ont poussé ici sur le boulevard ! Venez avec moi ! Il y en a pour tout le monde », et il s'élança à la poursuite d'Amadigi, suivi par une petite troupe.

Ils trouvèrent encore assez de champignons pour tout le monde, et ceux qui n'avaient pas de panier les mirent dans leurs parapluies ouverts.



Quelqu'un lança : « Ce serait bien de faire un bon repas tous ensemble ! » En fait les gens prirent leurs champignons et chacun rentra chez soi.

Mais ils se retrouvèrent bien vite, le soir même, dans la même salle d'hôpital, après le lavage d'estomac qui les avait tous sauvés de l'empoisonnement : rien de grave puisque la quantité de champignons que chacun avait mangée n'était pas importante.

Marcovaldo et Amadigi étaient dans deux lits voisins et ils se regardaient en chiens de faïence.

ÉTÉ

2

*La villégiature sur un banc public*

Tous les matins, sur le chemin du travail, Marcovaldo passait sous la verdure d'une place arborée, un carré de jardin public découpé au croisement de quatre rues. Il levait les yeux entre les ramures des marronniers, là où elles étaient le plus denses et laissaient seulement passer des rayons jaunes dans l'ombre transparente de la sève, et il écoutait le chaos des moineaux qui chantaient faux, invisibles sur les branches. Pour lui, c'étaient des rossignols ; et il se disait : « Oh, si seulement je pouvais me réveiller une seule fois au gazouillis des oiseaux et non pas au son de mon réveil et aux criaileries de Paolino mon nouveau-né, ou aux récriminations de ma femme Domitilla ! », ou encore : « Oh, si seulement je pouvais dormir ici, seul au beau milieu de cette verte fraîcheur et pas dans ma chambre basse, étouffante ; ici dans le silence, et pas au milieu de ma famille qui ronfle et parle en dor-

mant et du grondement des trams dans la rue ; ici dans le noir naturel de la nuit, et pas dans le noir artificiel des persiennes refermées, zébré par la réverbération des phares ; oh, si je pouvais en ouvrant les yeux voir les feuilles et le ciel ! » C'est avec ces pensées que Marcovaldo commençait quotidiennement ses huit heures journalières – en plus des heures supplémentaires – de manœuvre sous-qualifié.

Il y avait, dans un coin de la place, sous une coupole de marronniers, un banc isolé et à moitié caché. Et Marcovaldo avait jeté son dévolu sur ce banc. Par ces nuits d'été, quand dans la chambre où ils dormaient à cinq il ne parvenait pas à s'endormir, il se prenait à rêver du banc comme un sans-logis rêve d'un lit de château. Une nuit, sans faire de bruit, alors que sa femme ronflait et que ses enfants gigotaient dans leur sommeil, il quitta son lit, s'habilla, prit son oreiller sous le bras, sortit et se rendit sur la place.

Là, il trouva la fraîcheur et la paix. Il se faisait déjà une joie de goûter le contact des planches de ce bois – il en était sûr – moelleux et accueillant, préférable en tout au matelas défoncé de son lit ; il regarderait les étoiles une minute et fermerait les yeux dans un sommeil réparateur qui effacerait toutes les contrariétés de la journée.

La fraîcheur et la paix étaient bien là, mais le

banc n'était pas libre. Deux amoureux y étaient assis, qui se regardaient dans les yeux. Marcovaldo, discret, battit en retraite : « Il est tard, se dit-il, ils ne vont quand même pas passer la nuit en plein air ! Ils finiront bien par cesser de roucouler. »

Mais ils n'étaient pas en train de roucouler : ils se disputaient. Et entre deux amoureux, on ne peut jamais dire quand une dispute va finir.

Lui disait : « Mais tu ne veux pas admettre qu'en disant ce que tu as dit tu savais que tu allais me faire de la peine plutôt que me faire plaisir comme tu faisais mine de le croire ? »

Marcovaldo comprit que ça allait durer un moment.

« Non, je ne l'admets pas », répondit-elle, et Marcovaldo l'aurait parié.

« Et pourquoi ne veux-tu pas l'admettre ?

– Je ne l'admettrai jamais. »

« Aïe », pensa Marcovaldo. Il partit faire un tour avec son oreiller sous le bras. Il alla voir la lune, qui était pleine et grande sur les arbres et par-dessus les toits. Il revint vers le banc, en gardant ses distances, animé par le scrupule de ne pas les déranger, mais en espérant au fond qu'il les gênerait un peu et les persuaderait de s'en aller. Mais ils étaient trop pris par leur discussion pour le remarquer.

« Alors, tu admets ?

– Non, non et non, je ne l’admets pas !

– Mais en admettant que tu l’admettrais ?

– En admettant que je l’admettrais, je n’admettrais pas ce que toi tu veux me faire admettre ! »

Marcovaldo retourna regarder la lune, puis il alla regarder un feu de circulation qui était un peu plus loin. Le feu indiquait jaune, jaune, jaune, continuant à s’allumer et à se rallumer. Marcovaldo compara la lune et le feu. La lune, avec sa pâleur mystérieuse, jaune elle aussi, mais verte au fond et bleue, et le feu d’un jaunâtre vulgaire. Et la lune, toute calme, irradiant sa lueur sans hâte, veinée de temps à autre de subtils restes de nuages dont elle se défaisait avec majesté comme d’un manteau ; et le feu toujours là, allumé éteint, allumé éteint, haletant, faussement vivace, fatigué, esclave.

Il revint pour voir si la fille avait fini par admettre : tu parles, elle n’admettait pas, ou plutôt, ce n’était plus elle qui n’admettait pas, c’était lui. La situation avait complètement changé, et c’était elle qui lui disait : « Alors, tu admets ? » et lui qui disait non. Et il se passa une demi-heure ainsi. À la fin, il admit, ou elle : en tout cas, Marcovaldo les vit se lever et s’en aller main dans la main.

Il courut vers le banc, se jeta dessus, mais

entre-temps, à force d'attendre, il avait perdu un peu de sa disposition à percevoir la douceur qu'il s'attendait à trouver, et quant au lit de la maison, il ne se souvenait plus qu'il fût aussi dur. Mais il s'agissait là de nuances, son intention de jouir de la nuit en plein air était tout à fait ferme : il enfonça son visage dans l'oreiller et se prépara au sommeil, à un sommeil comme il en avait depuis longtemps perdu l'habitude.

Il avait maintenant trouvé la position la plus confortable. Il ne se serait déplacé d'un millimètre pour rien au monde. Il y avait pourtant un problème : c'est qu'en restant ainsi son regard ne tombait pas sur une perspective faite seulement de ciel et d'arbres, de telle sorte que le sommeil lui fermât les yeux sur la vision d'une sérénité naturelle absolue, mais qu'il voyait se succéder devant lui, en diagonale, un arbre, l'épée d'un général du haut de son monument, un autre arbre, un panneau publicitaire, un troisième arbre, et puis, un peu plus loin, cette fausse lune intermittente du feu de circulation qui continuait à égrener son jaune, jaune, jaune.

Il faut dire que ces derniers temps le système nerveux de Marcovaldo était en si mauvais état que, même s'il était mort de fatigue, il suffisait d'un rien ou qu'il se mît en tête que quelque chose l'agaçait, et il n'arrivait pas à s'endormir.

Et maintenant ce feu qui s'allumait et s'éteignait l'agaçait. Il était là-bas, lointain, un clignement d'œil jaunâtre, solitaire : il eût suffi de ne pas y prêter attention. Mais Marcovaldo avait dû sombrer dans une véritable dépression : il fixait ce feu allumé puis éteint et se répétait : « Comme je dormirais bien sans ce truc ! Comme je dormirais bien ! » Il fermait les yeux et il avait l'impression de sentir sous ses paupières ce jaune imbécile s'allumer et s'éteindre ; il plissait les yeux et il voyait des dizaines de feux ; il les ouvrait à nouveau, et tout recommençait.

Il se leva. Il lui fallait mettre un écran entre le feu de signalisation et lui. Il alla jusqu'au monument du général et regarda alentour. Au pied du monument il y avait une couronne de lauriers, bien fournie, mais toute sèche désormais et à moitié rabougrie, montée sur des baguettes, avec un grand nœud délavé : « *Les Lanciers du Quinzième dans l'Anniversaire de la Gloire* ». Marcovaldo grimpa sur le piédestal, hissa la couronne, l'enfila sur l'épée du général.

Le gardien de nuit Tornaquinci faisait sa ronde en traversant la place à vélo ; Marcovaldo se posta derrière la statue. Tornaquinci avait vu l'ombre du monument se mouvoir sur le sol : il s'arrêta tout soupçonneux. Il scruta la couronne accrochée à l'épée, et comprit que

quelque chose n'allait pas, mais il ne savait pas exactement quoi. Il pointa vers le haut la lumière d'une torche et lut : « *Les Lanciers du Quinzième dans l'Anniversaire de la Gloire* », il hocha la tête en signe d'approbation et s'en alla.

En attendant qu'il s'éloigne, Marcovaldo fit à nouveau le tour de la place. Dans une rue à côté, une équipe d'ouvriers ajustait un aiguillage de rails du tram. De nuit, dans les rues désertes, ces petits groupes d'hommes accroupis dans le halo des fers à souder, avec leurs voix qui résonnent et s'estompent aussitôt, ont l'air secret de personnes aux prises avec des choses que les habitants du jour ne devront jamais savoir. Marcovaldo s'approcha, resta là à regarder la flamme, les gestes des ouvriers, avec une attention un peu gauche et les yeux qui devenaient toujours plus petits à cause du sommeil. Il chercha une cigarette dans sa poche, pour se tenir éveillé, mais il n'avait pas d'allumettes. « Quelqu'un a du feu ? », demanda-t-il aux ouvriers. « Tu veux celui-là ? », lui dit l'homme au fer à souder dans une gerbe d'étincelles.

Un autre ouvrier se leva, lui tendit une cigarette allumée. « Vous faites le tour de nuit vous aussi ?

– Non, moi je fais le jour, répondit Marcovaldo.